

LE POÈTE ET L'ÉMINENCE GRISE, OU L'ÉTRANGETÉ D'UNE AMITIÉ

Ayant transcrit jadis la correspondance croisée de Jean Paulhan et d'André Breton, dont je dois d'emblée préciser qu'elle n'a pas été conservée d'égale façon¹, je tenterai de m'élever du texte à l'individu qui l'a écrit et de remonter au sentiment qui l'animait, à cette « étrangeté », au sens que la physique donne à ce terme : « L'étrangeté est conservée dans les interactions fortes et électromagnétiques, mais non dans les interactions faibles ».

« PROCÈS DE L'HOMME JEUNE AU VIEIL ART »

C'est peu de temps avant la publication, en mai 1918, de l'article de Jean Paulhan sur « Le reproche que l'on fait aux lieux communs », dans *Nord-Sud* n° 15, que, par l'intermédiaire de Pierre Reverdy, l'infirmier André Breton, cantonné alors à Moret-sur-Loing, est entré en relations avec celui-ci, interprète auprès du groupement Malgache de Tarbes, le mois suivant². Breton ne lui parle de cette contribution, qui a provoqué une « heureuse alarme » parmi ses amis, que le 6 octobre. Ce qui est sûr, c'est que les deux jeunes littérateurs (encore faut-il préciser que Paulhan a douze ans de plus que Breton, différence d'âge énorme à leurs yeux, à ce moment de leur vie) vont tenter, ensemble, jusqu'à leur démobilisation et durant les premières années de la paix, « le procès de l'homme jeune au vieil art, » selon le mot de Breton préfaçant les *Poésies* d'Isidore Ducasse.

André Breton avait lu *Le Guerrier appliqué*, ce « petit bouquin » paru en 1917, considéré par Aragon comme « une grande leçon³ », le seul récit de guerre qui ne relève pas de l'intoxication collective, prit l'initiative de dédier un texte à Paulhan, « Sujet », qu'on n'ose qualifier de poème, dans la mesure où il s'agit d'une observation médicale. C'est le monologue délirant, soigneusement noté, d'un soldat d'une bravoure démente, qu'il a fallu ramener de force de la ligne de feu où il prétendait commander aux obus, croyant que le théâtre des opérations n'est qu'une vaste mise en scène, faite pour l'égarer. À ce moment là, Breton est moins isolé, dans le domaine littéraire et artistique, que son correspondant, qui lui offre de devenir son ami. Il lui fera connaître, en personne ou par leurs œuvres, ses aînés, Valéry, Apollinaire, Gide, et ses compagnons d'armes, Aragon et Philippe Soupault. Après avoir brossé une situation de Valéry, il s'étonne que Paulhan ait si bien cerné *La Jeune Parque* : « Vous serrez le sens total du poème quand je fais encore, moi, le jeu de ses mots », lui écrit-il le 26 juillet 1918. Mais il se divertit que ce fin lecteur ait pu le croire employé du fisc, dans le civil, en lisant le poème « Pour Lafcadio », où il se désigne comme « receveur de Contributions indirectes » parce qu'il s'y adonne au collage verbal, intégrant dans ses poèmes des fragments de la correspondance de ses amis.

Pour sa part, l'auteur des *Hain-Tenys* (dont il dédicace un exemplaire à Breton en juillet) outre ses réflexions sur le langage, le mettra en relations avec Paul Éluard. Il en résultera une longue amitié.

Breton est tout occupé, à la fin de l'année 1918 jusqu'en mars 1919, par le lancement de la revue *Littérature*, qu'il a décidé de fonder avec Aragon et Soupault, auxquels Éluard se joindra par la suite. La première livraison porte au sommaire le nom de Paulhan, avec un fragment de « La Guérison sévère », dont la publication aurait dû se poursuivre, au désir de Breton, qui lui écrit le 27 février : « Aussi bien j'aimerais que vous soyiez seul à collaborer chaque mois ». De fait, la *nrf*, « la revue

1. Les Archives Paulhan possèdent des lettres de Breton de 1918 à 1955, et la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet les lettres de Paulhan adressées à Breton entre 1935 et 1962. Pour situer les relations des deux écrivains dans un contexte plus général, on voudra bien se reporter à : Henri Béhar, *André Breton, le grand indésirable*, Calmann-Lévy, 1990.

2. Le 1^{er} mai 1918, Pierre Reverdy écrit à Breton : « Paulhan m'avise ce soir que, encore malade, il ne peut me fournir son article pour ce mois. Transposons, si vous voulez et adressez-moi sans tarder votre article. Est-il écrit ? Si oui, je l'attends par retour du courrier. » (dans : Pierre Reverdy, « Trente-deux lettres inédites à André Breton », présentées et annotées par Léon Somville, *Études littéraires*, Montréal, vol. 3, n° 1, avril 1970). Il n'est pas interdit de penser que Breton a écrit aussitôt à l'auteur de « La Guérison difficile », d'autant plus aisément que l'article de Paulhan parut quand même à la date prévue.

3. Ces termes sont rapportés par Bernard Leuilliot dans sa présentation de la correspondance entre Aragon, Paulhan, Elsa Triolet, Gallimard, 1994, p. 10.

d'avant-guerre qui comptait le plus de titres à l'estime des lettrés », selon *Littérature*, ayant recommencé de paraître, Paulhan lui confiera la suite de son récit, ainsi que des notes. De sorte que, durant un an, il figurera simultanément dans les deux revues.

Breton, qui est allé recopier les *Poésies* d'Isidore Ducasse à la Bibliothèque nationale pour les reproduire dans *Littérature*, est alors tout préoccupé du montevidéen. Il s'enquiert des informations de Gabriel Ferrand dans le journal de Toulouse que Paulhan lui signale. Il aime « De la recherche des métaphores ou Le Tailleur chinois⁴ » qui, dit-il, « ne souffre pas la discussion ». C'est, on le sait, un extrait de *Jacob Cow le pirate* (1921), que *Littérature* publiera intégralement de juin à septembre-octobre 1920 sous le titre « Si les mots sont des signes ». Pourtant, dès novembre 1919, Breton regrette que Paulhan ne lui confie pas de textes importants et il observe : « Nos relations sont jusqu'à présent assez singulières ». Ajoutons que la correspondance ne nous dit malheureusement rien de l'opinion qu'il se fait de ces textes, pas plus que nous ne savons ce que Paulhan pense de l'activité Dada à Paris, et singulièrement de la pièce de Breton et Soupault, *S'il vous plaît*, à la lecture de laquelle il a assisté chez Adrienne Monnier, et dont il a conservé quelque temps le manuscrit.

La vérité est que depuis avril 1920, Breton est employé chez Gallimard, où il s'occupe, entre autres, de l'expédition de la *nrf* aux abonnés. Paulhan y fait office de secrétaire de Jacques Rivière, le directeur de la revue. Si bien qu'ils ont mainte fois l'occasion de se rencontrer. C'est même, au dire de Breton, le meilleur souvenir qu'il emporte de son passage rue Madame, lorsque, n'y tenant plus, il quitte la Maison en juillet 1920. Il n'y aura pas perdu son temps puisqu'il aura pu expliquer les raisons de son adhésion à dada, obtenant la publication de son article « Pour Dada », précédant « Reconnaissance à Dada » de Jacques Rivière, dans le numéro d'août de la *nrf*. On l'invitera même à y donner des notes de lecture sur les *Odes* de Valéry ou un article plus général sur Apollinaire, ce qui n'aura pas de suite, l'engagement pour *Littérature* le sollicitant tout entier⁵. De son côté, Jean Paulhan donnera à la *nrf* une note sur les *Poésies* d'Isidore Ducasse, montrant que le retournement des phrases auquel l'auteur procède impliquerait un retournement des idées, si le langage était bien ce que l'on croit.

Durant l'année 1921, Breton est requis par le souci de qualifier l'esprit nouveau. Il forme un comité chargé de préparer le « Congrès international pour la détermination des directives et la défense de l'esprit moderne », en raccourci le Congrès de Paris. Ozenfant y représente *L'Esprit nouveau*, Paulhan, délégué par Jacques Rivière, la *nrf*, Vitrac *Aventure*. À ces trois responsables de revues se joignent deux peintres, Robert Delaunay et Fernand Léger, et un compositeur, Georges Auric. Un communiqué de presse paraît le 3 janvier 1922, annonçant la tenue du Congrès en mars. Cette organisation ne va pas sans problèmes, tant au sein du bureau de chaque revue que pour Breton, qui compte sur Paulhan pour faire contrepoids à Ozenfant, avec lequel l'entente lui est difficile. Le refus de Tristan Tzara lui est préjudiciable. On sait comment l'affaire échoua, à la suite d'un communiqué de presse des plus maladroits de Breton, mettant « l'opinion en garde contre les agissements d'un personnage connu pour le promoteur d'un "mouvement" venu de Zurich » et dénonçant ses calculs d'imposteur. En dépit de quelques tentatives pour que chacun des organisateurs pressentis prépare des questions à soumettre au congrès⁶, celui-ci est bel et bien enterré par dada. Réciproquement, Breton fait symboliquement porter en Seine le cercueil de dada. Il invite ses amis à se regrouper. Faut-il rappeler que, dans le tableau de Max Ernst, « Au rendez-vous des amis », peint vers cette époque, Jean Paulhan figure symétriquement à Ernst de part et d'autre du buste de Dostoïevski ?

Afin de mettre un point final à cet épisode, Breton demande, le 18 septembre 1923, à Jean Paulhan d'intercéder auprès de Jacques Rivière pour faire paraître le texte de sa conférence de Barcelone sur « Les caractères de l'évolution moderne et ce qui en participe », en guise d'avant-première à la publication des *Pas perdus* à la *nrf*, mais Rivière refusera. On peut se demander pourquoi Breton, qui

4. Publié dans *Les Marges*, n° 60, mars 1919.

5. En vérité, *La nrf* de septembre publie une note de Breton sur Aloysius Bertrand, sans autre suite. Bien qu'il ait alors écrit à Jacques Rivière « Je procède d'ailleurs à une révision complète de mes idées qui pourra me conduire plus près de vous que je n'ai été encore », au retour de Lorient il se consacre entièrement à *Littérature*.

6. Voir ces questions dans la lettre de Paulhan à Jean-Richard Bloch, Jean Paulhan, *Choix de lettres*, I, 1917-1936, La littérature est une fête, Gallimard, 1986, pp. 67-68, et sa lettre à Breton, *ibid.* pp. 68-69. Par ailleurs, J. Rivière écrit à Breton : [...] la lecture par Paulhan des questions que le Congrès se propose de traiter, a fait une impression assez fâcheuse. On s'est demandé si elles correspondaient bien à votre programme primitif et l'on est arrivé à cette conclusion, à laquelle je dois vous dire que je me suis associé, que leur discussion n'avait aucune chance de conduire à une définition positive de l'Esprit moderne. » (l. ms. aut. s. d. Archives Paulhan).

connaissait assez bien Jacques Rivière, et n'avait besoin de personne pour lui tenir la main, s'était senti obligé de passer par une éminence grise pour faire paraître un article théorique ! La réponse tient au champ de bataille que représentait la *Nouvelle Revue Française* aux yeux des futurs surréalistes. Breton avait, en effet, pris la mouche à la lecture d'une note de Jacques Rivière sur *Les Aventures de Télémaque* publiées par son ami Aragon. Le premier y faisait référence « aux littérateurs de café et au clan des ratés », termes qui le visaient lui-même, selon ses dires. Il lui avait écrit, le 3 avril 1923, pour lui demander de se rétracter auprès de ses lecteurs, faute de quoi il le tiendrait, « à l'avenir, pour une fripouille⁷ ». Dès le lendemain, Jacques Rivière lui répondait en se désolant du malentendu, mais en refusant de faire la moindre rectification dans la revue, car il n'était pas dans ses habitudes de céder aux sommations injurieuses. Il constatait tristement :

Je ne vous ai jamais trompé ; je ne vous ai jamais dit que j'approuvais votre parti-pris nihiliste ; j'ai cru simplement en deviner les raisons.

Dès lors, leurs routes divergeaient trop pour qu'il pût y avoir la moindre concession entre eux. Au demeurant, il accusa réception de la demande transmise par Paulhan, expliquant à son interlocuteur qu'il n'aurait pas tenu compte de « la lettre folle et grossière » du printemps, si Aragon ne l'avait pas injurié publiquement dans *Paris Journal*, et si ce dernier s'était désolidarisé d'avec lui⁸.

Après cet épisode fâcheux pour Paulhan autant que pour Breton, on sent que les liens sont distendus entre eux. Ainsi s'achève une première époque de cette amitié, faite de complicité (puisque Paulhan s'est rallié subrepticement à Dada⁹), de soutien mutuel (Breton suggère à Jacques Doucet, en 1921, d'acheter un manuscrit de Paulhan), et sans doute d'une grande part d'incompréhension¹⁰.

AU TEMPS DU SURRÉALISME MILITANT

Jean Paulhan est nommé parmi les amis qui hantent le château imaginaire planté au cœur du *Manifeste du surréalisme*. Mais il semble que, plus le mouvement, auquel Breton attache son nom d'une manière indissoluble, s'affirme et s'amplifie, plus Paulhan y est étranger. Pourtant, jusqu'à la guerre, les rapports, parfois conflictuels, avec Breton, ne vont pas manquer.

Lorsque paraît la brochure « Au grand jour » par laquelle cinq surréalistes (Aragon, Breton, Éluard, Péret, Unik) informent le public de la démarche qui les a conduits à adhérer au Parti communiste, une note de la *nrf* (octobre 1927) en rend compte, ainsi que de la réplique d'Artaud, « À la grande nuit ou le bluff surréaliste ». Elle est signée Jean Guérin, pseudonyme habituel de Paulhan dans la revue. L'auteur y souligne la contradiction des surréalistes qui prétendent mépriser la littérature et veulent cependant traiter du communisme sur le terrain littéraire. Breton envoie une lettre injurieuse à Paulhan, ce à quoi celui-ci rétorque en désignant ses témoins, Marcel Arland et Benjamin Crémieux¹¹. Le premier refuse le combat. L'offensé publie alors le procès-verbal de carence dressé par ses témoins en l'accompagnant de ce commentaire : « L'on sait à présent quelle lâcheté recouvrent la violence et l'ordure du personnage¹² ». Inutile, je pense, de commenter davantage cet épisode du temps que les écrivains avaient le sang vif. L'affaire laissa suffisamment de ressentiments, de part et d'autre, pour que, lorsqu'André Rolland de Renéville publia en février 1932 dans la *nrf* un article conséquent sur

7. La note de J. Rivière parut dans la *nrf* du 1^{er} avril 1923. La correspondance de Breton conservée dans les archives de Jacques Rivière m'a été aimablement communiquée, naguère, par Alain Rivière.

8. Cette lettre de Rivière à Breton, du 4 octobre 1923, si importante pour comprendre les enjeux du conflit dans le champ littéraire, se trouve conservée dans le fonds Desnos à la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet (cote DSN C. 1940).

9. Voir, par exemple, cette lettre de Paulhan à Éluard de février 1921 : « André Breton m'a écrit une charmante dépêche. Si je ne lui ai pas encore répondu, c'est que je ne sais que lui répondre. (Je serais bien prêt à entrer à cinq ou six dans une société secrète, avec des règlements étroits et des menaces.) C'est bizarre qu'au fond nous ne [nous] soyons jamais parlé. » *op. cit.*, p. 48.

10. À ce sujet, la déclaration de Paulhan à Francis Ponge est éclairante : « Faut-il te dire que je donne tous les livres de Breton pour le petit ongle de *La Mort du Sage* », [janvier 1925], *op. cit.* p. 91.

11. La note de Jean Guérin paraît dans la *nrf* d'octobre 1927. La lettre de Breton n'est pas conservée dans les Archives Paulhan, mais on en trouve l'écho dans une lettre de Paulhan à Gide du 10 octobre 1927, *Choix*, t. I p. 132. Breton le traitait d'» enclulé d'espèce française ».

12. « Correspondance », *Nrf*, novembre 1927.

l'état de la poésie surréaliste, Breton lui répondit sur le fond, c'est-à-dire sur la question de l'automatisme, sans passer par l'intermédiaire de son directeur effectif¹³.

Il est, malheureusement, des moments plus éprouvants dans leur vie. Quand René Crevel se donne la mort, le 18 juin 1935, Marcel Jouhandeau, qui avait été de ses intimes, à l'opposé du surréalisme, écrit dans la *nrf* de juillet :

Qui a conduit ce drame ? Rien ne ressemble à un crime comme un suicide, et vu l'ordre inhabituel qui règne ici, révolutionnaire, serait-ce la police qui l'a tué ? A moins que ce ne soient ses amis ? On les voit errer autour de la maison qu'il habitait et de l'hôpital où il repose comme s'ils étaient responsables de tout.

Ces insinuations, fort graves, demandaient une réplique, que Breton adressa à Paulhan, en lui demandant de l'insérer à la même place et en mêmes caractères. Ce qui fut fait. Il y expliquait les raisons pour lesquelles, ses amis et lui, avaient monté la garde à l'hôpital Boucicaut afin d'empêcher un service religieux à la mémoire de celui qui n'avait cessé de dénoncer les mascarades de la bondieuserie. La famille de Crevel, ayant eu vent de leurs intentions, préféra se passer de prêtre. Nous savons que Paulhan dissuada Jouhandeau de publier une réponse à Breton¹⁴, et plus exactement, qu'il fit en sorte de ne jamais la faire paraître.

Ce funeste événement aurait-il ranimé une ancienne amitié ? à partir de décembre 1935, Breton conserve les lettres que Paulhan lui adresse, notamment celle qui, le 24 décembre, le remercie de l'envoi du livre *Position politique du surréalisme* et lui demande une contribution pour la *nrf*. Ensuite, les archives Paulhan contiennent six lettres de Breton, datées du 23 octobre au 1^{er} décembre 1936, qui me paraissent plutôt adressées à Henry Church, le directeur de la revue *Mesures*. Jean Paulhan, qui en était le conseiller occulte, a dû les conserver puisqu'il lui revenait d'y donner suite. Elles visent à faire publier par cette revue de luxe un chapitre de *L'Amour fou*, qui devra paraître chez Gallimard, dans la collection Métamorphoses, dirigée par Paulhan, tandis que la *nrf* publiera, actualisée pour 1937, sa conférence, prononcée lors de l'exposition de Londres, « Limites non frontières du surréalisme ».

Dans la seule lettre de Breton conservée cette année-là, il déplore un éloignement sans raison, qui devrait « cesser nécessairement ». Ni l'un ni l'autre ne semble avoir pris les mesures pour cela. Le 6 avril 1937, Paulhan remercie son correspondant de la dédicace de *L'Amour fou*. Cependant, il ne restait pas indifférent à ses écrits. Nous savons que, relisant le *Second Manifeste du surréalisme*, en 1939, il objecte à Breton, à propos de son point sublime où fusionneraient les contradictoires, de faire de l'inconscient « une sorte de candidat à la conscience¹⁵ ».

C'est en novembre 1939 que, pressé par Paulhan de collaborer à la *nrf*, précisément à ce moment de l'histoire. Breton en accepte le principe, évoquant leur commune situation durant « l'autre guerre ». Puis, entre quelque demande d'intervention auprès de Gaston Gallimard pour la réédition collective de *Nadja*, *Les Vases communicants* et *L'Amour fou*, et l'édition de *L'Anthologie de l'humour noir*, à deux reprises, il souhaite recevoir un exemplaire des *Fleurs de Tarbes*, dont nous ne saurons jamais s'il a pu les lire, ni, *a fortiori*, ce qu'il a pensé de ce qui y était dit de la Terreur dans les lettres, à laquelle il était associé. En vérité, Breton ne publiera rien dans la revue, car, dit-il le 16 décembre 1939, « Je crois que l'heure n'est pas venue de reparler à tort et à travers. Il n'est d'aucun prix de vouloir survivre mais bien de se retrouver un peu plus loin si possible en nouvelle position de départ ». La contribution d'Aragon, « La rose et le réséda », n'est certes pas faite pour l'y encourager ! Cependant, mobilisé à Noisy puis à Poitiers depuis la déclaration de guerre, il rencontre Paulhan à Paris, au cours d'une permission. Pour être cordiales, les lettres qui suivent n'abandonnent pas le strict terrain éditorial. Le

13. Le 30 mai 1932, Paulhan écrit à Rolland de Renéville : « Si par hasard Breton vous parlait jamais de sa collaboration possible à la *nrf*, le plus simple, il me semble, serait que vous lui répondiez : "Après tout, vous connaissez Paulhan. Écrivez-lui donc." » (*Choix* t. I, p. 245). Et, le 30 août suivant : « Breton, naturellement, ne m'a pas écrit. (Je mets bien plus bas que son mélange d'obséquiosité et d'insolence, la bassesse qui le fait tenir des propos qu'il est bien libre de démentir ensuite, mais refuse de les écrire.) » (*ibid.* p. 266).

14. Voir sa lettre à Jouhandeau de juillet 1935, *Choix*, t. I p. 350.

15. Lettre de Paulhan à Joë Bousquet, *Choix*, t. II, p. 93.

27 mai 1940, il demande à modifier, sur les épreuves de *Nadja*, la phrase accusant Tzara de les avoir désignés à la police, ses amis et lui, lors de la soirée du Cœur à barbe. Ce « repentir », comme on dit en peinture, restera sans effet jusqu'à la réédition de 1963. Après la défaite, Breton est à Salon de Provence lorsqu'il apprend par la presse que la nrf reparaît. Tout en s'en étonnant, il demande à Paulhan s'il est encore opportun d'y publier, s'en rapportant au jugement de son correspondant, à qui il demande des nouvelles de ceux qui l'intéressent ou l'ont intéressé¹⁶. Enfin, une carte postale interzones, du 25 novembre 1940 annonce à Paulhan, depuis Marseille, que le départ vers l'Ouest est « toujours en vue, mais lointain ». Il n'interviendra, en effet, que le 24 mars 1941.

Ainsi, des signes et même des poignées de mains se sont échangés entre eux, Paulhan apportant un soutien moral et parfois matériel non négligeable durant les périodes difficiles, mais je doute qu'ils soient allés jusqu'à la connivence qui s'était esquissée au lendemain de leur rencontre. Paulhan rentrera à Paris, où il résistera, comme l'on sait, tandis que Breton choisira l'exil à New York.

« MON CHER JEAN »

À son retour en France, Breton va renouer avec ses anciennes relations, au-delà du cercle surréaliste. Entre le tout puissant Comité National des Écrivains, le CNE (le Céné, comme l'écrira Paulhan) et la vogue exagérée de l'Existentialisme, il lui faut placer sa voix. Chose difficile, il a pu s'en rendre compte, par le tableau de la situation que lui ont brossé tour à tour, lors de leur mission à New York, Sartre puis Camus, qui, au demeurant, n'ont laissé aucune trace de cette rencontre. Le rapprochement entre Breton et Paulhan, ces deux hommes indépendants épris de leur liberté, s'impose donc tout naturellement. Il se traduira concrètement par des prises de position communes et des signes de reconnaissance, à distance et même par-delà la mort.

À peine Breton est-il de retour à Paris, fin mai 1946, qu'il est sollicité par Jean Paulhan, Arthur Adamov et Marthe Robert pour prendre la parole en faveur d'Antonin Artaud, sorti de l'asile de Rodez. Le 7 juillet 1946, au Théâtre Sarah-Bernhardt, Breton évoque la figure de cet autre exilé de la société. Il explique que le surréalisme doit se tenir loin des tréteaux publics et, à l'intention des existentialistes qui ont lancé le débat sur la littérature engagée, il précise :

Me paraît frappée de dérision toute forme d'« engagement » qui se tient en deçà de cet objectif triple et indivisible : transformer le monde, changer la vie, refaire de toutes pièces l'entendement humain. (OC III, 737)

Paulhan, directeur des *Cahiers de la Pléiade*, substitut de la nrf interdite à la Libération pour avoir paru durant l'occupation, sous la direction de Drieu La Rochelle, s'efforce de procurer quelques subsides à Breton, en lui commandant des articles, en cherchant à le présenter à des personnalités influentes. Mais celui-ci a de la peine à trouver le ton. Il reporte de mois en mois sa contribution. Cela n'empêche pas Paulhan de suivre attentivement l'évolution du surréalisme. Il se déclare d'accord sur tous les points avec le tract du 21 juin 1947, « Rupture inaugurale », qu'il aurait voulu signer, d'accord aussi avec Charles Fourier (à qui Breton a consacré une ode), sauf pour son éloge du travail dès trois heures du matin ! De son côté, Breton est très attentif aux écrits de Paulhan. Un an après son retour, il déclare « Magnifiques » *De la paille et du grain I* (paru dans *Les Cahiers de la Pléiade*, n° 2, avril 1947, et sa « Première lettre aux membres du CNE », tract ronéoté le 15 mai, l'un défendant la langue française contre les modes importées, l'autre relevant la contradiction contenue dans la position de Romain Rolland, et réclamant une défense de la vérité, en toutes circonstances. Et, tout en appréciant ce *Guide de la Suisse* écrit avec une feinte naïveté, de regretter qu'ils n'aient pu se voir longuement. Une autre lettre, adressée à Saint-John Perse le 30 septembre 1947, nous apprend que, sur le plan de la liberté d'expression, Breton songe à lancer une déclaration de principes avec Max-Pol Fouchet, à laquelle s'associeraient Paulhan, Camus, Bataille etc.¹⁷

S'il recommande à Saint-John Perse la lecture de *Sens plastique* du poète mauricien Malcolm de Chazal,

16. Il existe bien, à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, une lettre de Paulhan du 1er septembre [1940] (BRT. C. 1318) mais elle ne peut s'adresser à Breton, dont il est dit qu'il est à Salon.

17. Voir cette lettre, publiée par mes soins, dans *Europe*, n° 799-800, novembre-décembre 1996, p. 75.

d'intérêt assez strictement poétique mais qui, en dépit de monumentales scories, semble la somme de tout ce qui se peut réaliser sur le plan de « l'analogie universelle »

je crois que l'article de Jean Paulhan, dans *Le Figaro littéraire* du 11 octobre 1947 attire son attention sur les *Pensées* de ce poète, « réflexions à la Vauvenargues qu'autre chose vient parfois disloquer », selon Paulhan (lettre du 13-11-47) qui seraient, à ses yeux, le chemin inverse de celui de Ducasse.

Invité par Jean Paulhan, membre comme lui de la Société de l'Art brut, fondée par Jean Dubuffet, à lui confier son article sur « L'Art des fous, la clé des champs », Breton peut exprimer son sentiment sur un aspect de la création qui le préoccupe depuis ses études médicales, ce qui lui fait dire, sans crainte, « que l'art de ceux qu'on range aujourd'hui dans la catégorie des malades mentaux constitue un réservoir de santé morale ». Ils seront tous deux d'accord, en septembre 1951, pour mettre un terme à leur compagnonnage avec Dubuffet, qui agit de manière trop personnelle dans cette entreprise.

Entre temps, ils se rapprochent, plus que jamais, dans leur soutien à l'aventure de « Citoyens du monde », le mouvement fondé par Robert Sarrazac à l'écart des partis et des mouvements constitués. Tous deux organisent la défense de Garry Davis, cet ancien bombardier américain qui a déchiré son passeport pour se mettre au service de la cause mondialiste, et qui entend manifester le 19 novembre devant l'ONU, au palais de Chaillot, pour réclamer la convocation d'une Assemblée constituante mondiale. Cherchant des partenaires pour constituer une sorte de « conseil de solidarité » autour de ce militant, Breton en écarte Malraux, car « Le "nationalisme" même le plus éclairé est assurément peu compatible avec la défense de la conception de G. Davis » lui écrit-il le 13 octobre 1948. Trois jours après, il précise les conditions de leur participation, afin de protéger l'action de Davis. Celle-ci est fort contestée, dans les rangs même du groupe surréaliste, et il faut toute l'autorité de Breton pour entraîner le mouvement dans sa défense. Un an après, celui-ci conviendra, avec celui que, pour la première fois, il nomme « mon cher Jean », que leur confiance était mal placée, car le combat en faveur des objecteurs de conscience, réduit au seul avantage des chrétiens, se trouvait détourné de son objectif initial.

Cependant, ce même mois d'octobre 1948 les voit, côte à côte, fonder le Rassemblement démocratique révolutionnaire (RDR), en compagnie de Sartre, Camus et David Rousset. Hormis un meeting salle Pleyel sur « L'internationalisme de l'esprit », là non plus l'action ne durera guère. Malgré tout, de telles entreprises témoignent d'une identité de vues, contre la reconstitution des anciens partis, et surtout les manœuvres staliniennes.

Sur le plan plus strictement littéraire, Gallimard et Paulhan soumettent à l'intéressé le manuscrit de Claude Mauriac, primitivement intitulé « Saint André Breton ». Celui-ci répond : « Par les extraits que j'ai pu en lire il m'a semblé qu'il est écrit sans grande sympathie humaine, mais c'est après tout le droit de l'auteur. Je persiste à ne pas comprendre son titre et à y voir une intention offensante et absurde à la fois pour les "saints" et pour moi¹⁸. »

Breton collabore aux *Cahiers de la Pléiade* et, dans la mesure où il pense diriger une collection « Révélation » chez Gallimard (qui ne publiera qu'un seul volume), y associe son correspondant, l'invitant à une lecture de Maurice Fourré. Il lui adresse *Flagrant délit*, la plaquette « dans le genre incendiaire » écrite à propos de l'affaire de « La Chasse spirituelle », mettant à mal la critique journalistique parisienne. Il se plaît à reconnaître : « il n'est rien que j'écrive sans penser à vous et sans solliciter votre jugement à part moi ». Fort de sa parfaite connaissance de l'œuvre de Rimbaud, Breton à su déceler, dès le premier jour, la supercherie malicieuse d'Akakia Viala et de Nicolas Bataille. Il n'en est pas moins plaisant de constater que, quelques années plus tard, en 1954, il soupçonnera Paulhan de se cacher sous le nom de Georges Perros, avant qu'une rencontre ne le convainque de sa méprise. Pour l'heure, il félicite son correspondant de son introduction aux œuvres de Félix Fénéon, qu'il a eu beau approcher sans parvenir à entendre son message. « L'écorce était rude et glissante, d'ailleurs. Quelle puissance d'expression ce livre ne révèle-t-il pas. Pour ce qui est de la peinture il est vraiment le seul à avoir *tout* compris (bien avant Huysmans et même Baudelaire) » écrit-il le 16 juillet 1949.

Peu après, Paulhan lui soumet le texte de l'« Hommage » qu'il confie à Marc Eigeldinger pour son volume d'essais et témoignages. Il y dépeint sa propre quête, qui rencontre Breton installé au centre de

18. Lettre de Breton à Paulhan, Paris, 16 octobre 1948.

la confusion des mots et des idées. « Il observe avec timidité ce cristal au centre de la tourmente, cette transparence au croisement des rayons noirs ». Breton de commenter :

*[ces lignes] me font passer l'esprit par tous les taillis des premiers beaux jours, où les mots et les signes sont encore crispés comme les feuilles. C'est votre domaine, celui-là : il n'y a que vous qui teniez la parole sous ce charme*¹⁹.

Quand s'annonce la reprise de la *nrf*, Paulhan sollicite aussitôt la collaboration de Breton et, le 10 janvier 1953, en lui annonçant deux chroniques sur les *Entretiens*, il ajoute : « À la fin, peut-être viendrez-vous occuper la place où vous êtes seul à manquer. » Breton lui confiera son discours « Adieu ne plaise » prononcé aux obsèques de Picabia, en 1954.

Apprenant que Breton est poursuivi en justice pour une prétendue dégradation de monument historique, (doutant de l'authenticité de dessins préhistoriques dans la grotte de Cabrerets, il y avait porté la main), Paulhan se porte spontanément à son secours, en recueillant de nombreuses signatures de notoriétés. Malgré cela, le poète sera condamné l'an suivant, et heureusement amnistié.

Pendant longtemps encore Breton et Paulhan s'écriront, sans parvenir à se voir (ou ne le souhaitant pas assez vivement), pour échanger quelque service. L'un demande une réponse, qu'il apprécie vivement, à son enquête sur « L'art magique ». L'autre souhaite malignement un article (naturellement refusé) sur l'entrée de Cocteau à l'Académie...

Cependant, Paulhan n'a pas conservé de lettres de Breton après 1955. J'en ignore la raison. Quant à ce dernier, il continuera de lui écrire au moins jusqu'en 1962. Le plus important est le numéro spécial d'hommage que la *nrf* consacre à Breton au lendemain de sa mort. Il s'ouvre sur un texte de Paulhan, au titre allusif et plus que significatif : « Un héros du monde occidental ». Citant des phrases qui, à distance, prennent l'allure de ces proverbes malgaches sans réplique auxquels il s'était intéressé autrefois, il conclut sobrement : « Breton est mort. Tout est à recommencer ».

*

Difficile d'exprimer davantage d'émotion plus sobrement. Difficile aussi d'y ajouter quoi que ce soit. Il faut pourtant qualifier cette amitié distante et porter un jugement sur la correspondance qu'elle a suscitée. Je ne suis pas certain que les deux hommes, d'une « complexion artiste » trop différente, se soient véritablement compris, au départ. La philosophie du langage de Paulhan, son usage de la litote, sa mise en cause des systèmes et des contradictions qu'ils impliquent tous (le surréalisme n'en est pas exclu) étaient trop loin des préoccupations de Breton. Trop loin, mais non moins salutaire. Inversement, l'impétuosité de Breton, son autorité manifeste, son interrogation permanente de la part obscure qui est en chacun, ces brumes celtiques ne pouvaient convenir à l'homme du midi qu'était Paulhan. Pourtant, ils se traitaient avec une déférence certaine, car ils étaient nécessaires l'un à l'autre.

Tout au mouvement qu'il avait fondé, Breton ne pouvait être un collaborateur permanent de la *nrf*, cela va de soi. De même que Paulhan ne pouvait souscrire sans éclat aux gestes surréalistes. Leur souci de la liberté devait les rapprocher, jusqu'à militer ensemble dans des organismes éphémères, puis à s'éloigner progressivement, l'un acceptant les honneurs que lui offrait l'Académie française, l'autre se maintenant inamovible sur son roc. Mais, c'est justement cette très forte « étrangeté », comme elle a été définie d'entrée de jeu, qui restera d'eux. Faite de brefs échanges, de phrases sibyllines, leur correspondance n'a pas la splendeur des messages que s'adressaient Breton et Saint-John Perse, commentant mutuellement leurs œuvres. Pourtant, elle est de nature à nuancer l'opinion qu'on se fait de ces deux auteurs, dont l'un du moins résiste à entrer dans la littérature, sans pouvoir y échapper, tandis que l'autre en organise la représentation, en sous-main.

H.B.

19. Lettre de Breton à Paulhan, 27 octobre 1949.